pam (B) / COR

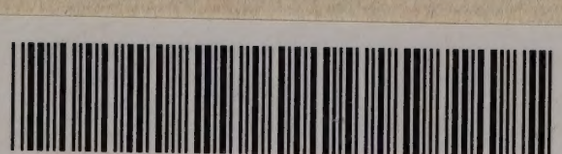
DOCTEUR R. HÉLOT

LES CORNEILLE
ET
LA MÉDECINE

LIBRAIRIE ALAIN BRIEUX
48, rue Jacob . 75006 PARIS
Tél. 42 60 21 98

Inv. No 14776 1997

Case No



A mon ami le Docteur Chavillat.

Hommage confraternel.

R. Blot.

Mars 1906.

LES CORNEILLE

ET

LA MÉDECINE

pam (B) / COR

Les notices sur Pierre et Thomas Corneille et les dissertations relatives à leurs œuvres publiées depuis le XVII[e] siècle sont si nombreuses que, si l'on veut écrire quelque chose sur ces deux grands poètes tragiques, il est difficile de ne pas tomber dans des redites. La seule prétention de ce travail, c'est de réunir en quelques pages ce qui ne paraît pas avoir été fait jusqu'à ce jour, les notes éparses dans les diverses biographies des Corneille touchant leur santé et leurs relations médicales, et de signaler dans leurs œuvres les principaux passages concernant la médecine et les médecins. Cette étude donnera un aperçu de la médecine au siècle de Louis XIV et conduira à la recherche des principaux inspirateurs des deux frères quand ils se sont occupés de médecine.

I.

La vie des Corneille au point de vue médical

On possède relativement peu de renseignements très précis sur la vie de Pierre et de Thomas Corneille, pour deux raisons principales. D'abord parce qu'on ne connaît de l'un et de l'autre qu'une très petite partie de leur correspondance. Leurs lettres auraient permis de faire une biographie exacte de ces personnages. Ne sont-elles pas souvent une véritable autobiographie ? Le second motif auquel la vie intime des deux Corneille doit d'être restée ignorée en grande partie, c'est que leur neveu Fontenelle, qui aurait pu fournir des détails nombreux et pleins d'intérêt sur leur vie, a pensé que c'était inutile. Il écrit, en effet, en tête de la vie de son oncle Pierre : « La vie de M. Corneille, comme particulier, n'a rien d'assez important pour mériter être écrite et à le regarder comme un auteur illustre ; sa vie est proprement l'histoire de ses ouvrages [1]. » Par un contraste bizarre, Lecat, qui fut chargé comme secrétaire de l'Académie de Rouen de faire l'éloge de Fontenelle, ne partageait pas les idées de ce dernier sur l'inutilité de rapporter l'histoire de la vie d'un grand homme, car il écrit le 14 février 1757 une lettre à M. Le Bouyer de Saint-Gervais, à Mortagne, parent de Fontenelle et possesseur des titres de famille, pour lui demander de lui apprendre des anecdotes sur la famille de ce littérateur et sur sa personne même [2].

La plus grande partie des détails publiés sur Corneille sont dus à des mémoires du XVII[e] siècle ou à des découvertes successives dans les anciennes archives ; beaucoup de points de leur existence sont encore obscurs ; il ne faut donc pas s'étonner du petit nombre

1. Fontenelle : *Vie de Corneille.*

2. Lettre de Lecat à M. Le Bouyer de Saint-Gervais. (Collection de l'auteur.)

de documents connus relatifs à leur santé. On peut espérer qu'un jour ou l'autre un bibliophile heureux viendra compléter leur biographie sur un ou plusieurs points ignorés.

On ne sait rien de la santé de Pierre Corneille pendant son enfance et son adolescence. Quelques auteurs prétendent que Corneille père acheta la propriété de Petit-Couronne en 1608 pour éloigner sa famille de Rouen où régnait une épidémie de rougeole, et qu'il y envoya sa femme et ses enfants les années suivantes pendant plusieurs mois pour les préserver de la peste[1]. Bouquet a prouvé par ses savantes recherches que le père de Corneille ne prit cette propriété que pour régler des affaires de famille ; ce qui n'empêche pas de croire qu'il y ait envoyé ses enfants dans un but de préservation. La première maladie de Corneille, signalée par ses biographes, fut des plus sérieuses ; elle se déclara la nuit même qui suivit son mariage en 1640. Il fut si malade que le bruit de sa mort se répandit à Paris, et que Ménage écrivit une poésie latine sur sa mort, intitulée : *Epicidium Petri Cornelii, poetæ tragici* [2].

Il aurait été difficile de faire le diagnostic rétrospectif d'une affection dont on n'a rapporté aucun symptôme ; une maladie si brusque aurait pu faire penser à une intoxication alimentaire ; le festin de la veille avait dû être magnifique, et le jeune marié fit sans doute honneur à la cuisine compliquée et malsaine habituelle à cette époque. Mais Ménage nous a renseigné sur la maladie de Corneille dans ses *Miscellanea* qu'il fit imprimer en 1652 ; sa pièce, en vers latins, y est reproduite, et il la fait précéder de la note suivante dont Taschereau a donné la traduction : « J'ai composé ces vers lorsqu'on annonça que Corneille était mort de péripneumonie le jour même de son mariage... ». Quelques années plus tard, en 1660, Cotin, dans sa *Ménagerie*, satire contre Ménage, dit que ce dernier fit mourir Corneille pour avoir la satisfaction de donner connaissance au public d'une épitaphe préparée depuis longtemps, attendant la mort d'un homme de lettres illustre pour être imprimée, et il ajoute : « Il le fit mourir de péripneumonie, c'est le grave mot dont Ménage s'est servi ; il pouvait l'appeler plus communément une inflammation du poumon ; mais ces diables de *scavantas* ont

1. Oursel : *Biographie normande.* — Gosselin : *Revue de la Normandie*, 1864.

2. Fontenelle : *Vie de Corneille.*

ainsi des mots à tuer les gens[1]. » Le bruit de la mort de Pierre Corneille, qui avait donné lieu à cet incident, fut démenti à Paris quelques jours après la publication de la pièce de vers de Ménage par un quatrain intitulé *Cornelius redivivus* qui est attribué au même auteur. Corneille eut donc une pneumonie en 1640 et il dut être traité par le moyen que l'on considérait alors comme le plus rapide et le plus sûr pour guérir cette maladie, « la saignée de la basilique ou médiane du costé malade », qui avait pour but de détourner l'*humeur* du poumon[2]. On peut croire, sans en avoir aucune preuve, que Corneille fut soigné par Jean de Lampérière, médecin à Rouen, devenu son oncle, le jour même où il tomba malade; s'il n'a pas apporté à son neveu le secours de ses connaissances médicales, il dut certainement, vu les tristes circonstances de la maladie, s'y s'intéresser.

Une dizaine d'années environ après cette pneumonie, en 1653, Pierre Corneille eut une « grosse maladie[3]. » Sa santé chancelante devint de plus en plus mauvaise, et ses médecins jugèrent nécessaire de l'envoyer prendre les eaux de Bourbon, recommandées alors particulièrement aux gens de lettres prédisposés à l'apoplexie par leur travail sédentaire[4]. Il fallait que ce voyage fût jugé indispensable, pour que Corneille se décidât à l'entreprendre ; les communications étaient difficiles et les frais nécessités par ce déplacement durent fortement grever son budget déjà très lourd. Il disait à cette époque à Boileau, au sujet de son besoin d'argent : « Je suis saoûl de gloire et affamé d'argent. » M^me^ de Sévigné, qui était une habituée des eaux de Bourbon, et qui par ses lettres fait connaître le séjour de nombreux personnages dans cette ville d'eaux, ne nous a malheureusement pas signalé le passage de Corneille à Bourbon. Il n'y a pourtant pas de doutes : il y fit une saison au début de l'été de 1654; car il écrivait lui-même au Père Boulart, dans une lettre datée du 10 juin 1656 : « Il y a tantôt deux ans, quand je passai pour aller à Bourbon ...[5] » On a célébré les vertûs de ces eaux par ces vers :

1. Taschereau : *Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille*, t. I, p. 240, e *Corneille*, par Mgr Richard, p. 177.

2. *Epitome des préceptes de médecine et de chirurgie*, par P. Pigray ; Rouen, A. Ovyn, 1645.

3. *Carpenteriana*, 1724; in-8, p. 284.

4. A. Franklin : *La vie privée d'autrefois ; les médicaments*, p. 185; et Reynier : *Thomas Corneille ; sa vie, ses œuvres*, p. 14.

5. Taschereau, t. II, p. 13 et 14.

On trouve dans cette fontaine
La source de la santé,
Et son eau guérit sans peine
Le mal dont on est tourmenté.
Elle ramène
La jeunesse et la beauté[1].

Ce ne fut pas le cas du grand Corneille ; il ne tira pas beaucoup de profit de son voyage à Bourbon. L'année suivante il était encore malade et le bruit de sa mort se répandit pour la seconde fois dans Paris :

Par je ne sais quels colporteurs
Un de nos plus fameux conteurs
Fut occis dès l'autre semaine,
C'est-à-dire ils prirent la peine
De crier partout son trépas
Quoique défunt il ne fut pas[2].

Corneille fit donc, vers 1654, une maladie, dont la convalescence fut longue, entrecoupée de rechutes, et on peut se demander si sa santé se rétablit complètement à la suite de cette affection.

En 1667, pendant le séjour de Corneille à Paris, il se produisit un évènement dans sa famille qui n'a aucun rapport avec sa santé, mais mérite d'être rapporté au point de vue de l'hygiène. Son second fils, ancien page de la duchesse de Nemours, avait été blessé, au siège de Douai, d'un coup de mousquet au talon ; on le ramena chez son père sur un brancard garni de paille ; cette paille se répandit devant la porte de sa maison, et Corneille reçut l'ordre de comparaître au Châtelet :

Pour quelques pailles seulement
Qu'un trop vigilant commissaire
Rencontra fortuitement
Totu devant sa porte cochère[3].

Mais au lieu de condamner le poète à une amende, on lui dit :

La paille tourne à votre gloire.
Allez, grand Corneille, il suffit.

Depuis plusieurs années les rues de Paris étaient entretenues

1. *Les Eaux de Bourbon*, comédie par Dancourt, Florent et Carton, 1696.

2. *Muse historique*, de Loret ; 2 janvier 1655.

3. Bouquet : *Points obscurs de la vie de Corneille*, p. 203, et Franklin : *La vie privée d'autrefois. L'hygiène*, p. 131.

avec soin; c'est particulièrement La Reynie, lieutenant de police, qui améliora l'hygiène de la capitale dont les principales voies n'étaient avant lui qu'un infecte cloaque. Corneille avait déjà signalé dans le *Menteur* les transformations de Paris à cette époque[1].

C'est encore pendant que Corneille habitait Paris[2] qu'il faut placer l'anecdote suivante, racontée par Voisenon dans ses *Anecdotes littéraires*. Les deux Corneille travaillaient dans la même maison, dans deux pièces situées l'une au-dessus de l'autre; quand Pierre ne trouvait pas une rime, il levait une trappe et la demandait à Thomas qui lui répondait aussitôt. On dit même, mais l'authenticité de cette anecdote n'a pas été démontrée, qu'un jour où Pierre ne cessait de lever la fameuse trappe, il demanda à son frère une rime à *perde*; Thomas, agacé par ses demandes réitérées, lui répondit sèchement par le mot qui devint célèbre dans la bouche de Cambronne à Waterloo.

Cette anecdote confirme la difficulté de travail du grand Corneille dans les dernières années de sa vie; il lui arrivait souvent de refaire plusieurs fois le même acte d'une pièce; le cinquième acte de la tragédie d'*Othon*, en particulier, lui demanda de nombreux efforts. Il y a là un contraste étonnant avec sa facilité de composition antérieure, qui fit écrire à Voltaire, au sujet de la tragédie d'*Horace* : « Corneille fit la scène des Horaces, comme un oiseau fait son nid[3] ». On peut voir, dans cet affaiblissement cérébral, un des symptômes précurseurs de l'affection dont il devait être atteint.

Après *Surena*, qui fut joué en 1675, Corneille renonça tout à fait au théâtre, pour ne plus penser, écrit l'abbé d'Olivet, qu'à mourir chrétiennement[4]. C'est à cette époque que le grand poète disait à Chevreau : « J'ai pris congé du théâtre et ma poésie s'en est allée avec mes dents.[5] »

En 1676, Corneille disait à Louis XIV :

> Pour bien écrire encore j'ai trop longtemps écrit,
> Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.

1. Acte II, scène 3.

2. Bouquet a démontré que c'est bien à Paris que les deux frères communiquaient par une trappe.

3. Lettre de Voltaire à Diderot, 20 août 1752.

4. *Vie de M. Corneille*, dans l'*Histoire de l'Académie française*, par l'abbé d'Olivet, t. II, p. 196.

5. Chevreana : *Tableau historique de l'esprit et du caractère des littérateurs français*, t. II, p. 62.

puis, plus tard, à l'occasion du mariage du Dauphin :

> Quel supplice pour moi, que l'âge a tout usé,
> De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé.

Dès l'année 1681, quatre ans avant sa mort, Corneille commença à perdre ses forces de jour en jour. Le 5 octobre, La Monnoye écrivait à l'abbé Nicaise : « Corneille se meurt ». Cependant son état n'était pas encore assez grave pour l'empêcher de sortir, et parfois, il se rendait à l'Académie[1].

Trublet, dans ses *Mémoires sur M. de Fontenelle*, raconte l'anecdote suivante qui se rattache aux dernières années de la vie du grand homme : « M. de Fontenelle, dit-il, m'a conté que, parlant un jour à M^me^ de Marsilly, fille de Thomas Corneille, de l'affaiblissement de leur oncle commun, et s'étant servi du mot *radoter*, elle avait trouvé fort mauvais un pareil terme à l'égard d'un pareil oncle et s'en était fâchée sérieusement. M. de Fontenelle trouva plaisante la colère de sa cousine, et il lui en sut pourtant gré[2]. « Fontenelle, dit ailleurs, plus respectueusement, dans la *Vie de Corneille* : « La dernière année de sa vie, l'esprit du grand Corneille se ressentit beaucoup d'avoir tant produit et si longtemps[3]. » Et l'abbé d'Olivet confirme cette opinion, en disant que, la dernière année de sa vie, Corneille ne fut pas en état de penser à la mort[4]. Corneille mourut le 1^er^ octobre 1684 à l'âge de soixante-dix-huit ans. Ses contemporains se sont abstenus de donner des détails sur sa dernière maladie.

Ces quelques notes sur la santé de Pierre Corneille, très incomplètes et peu précises, montrent qu'à partir de l'année 1652 jusqu'à sa mort, ce grand homme ne cessa guère d'être malade. On peut émettre l'opinion que son séjour aux eaux de Bourbon fut nécessité par une menace de congestion cérébrale. L'affaiblissement de son intelligence dans les dernières années de sa vie permet de croire qu'il mourut des suites d'un affection cérébrale. Au XVII^e^ siècle, on n'a pas voulu, au moment de sa mort, soulever le voile qui nous cache sa dernière maladie ; peut-être a-t-on craint à tort de diminuer ce grand nom ; mais Corneille serait mort de ramollissement

1. Reynier, p. 66.

2. *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, par l'abbé Trublet, p. 86.

3. *Œuvres complètes*, 1742, p. 120.

4. *Vie de Corneille*, p. 196.

cérébral ou de paralysie générale qu'il n'en resterait pas moins le grand Corneille et le père de la tragédie française[1].

La carrière de Thomas Corneille, contrairement à celle de son frère, se passe sans maladies ; il eut, disent ses biographes, pendant toute sa vie, une santé égale et robuste, malgré son application continuelle au travail. En 1699, Corneille de l'Isle commença à constater nettement un affaiblissement de sa vue ; il était âgé alors de 74 ans. Six ans plus tard, en 1705, il est nommé vétéran de l'Académie des Inscriptions, parce qu'il ne pouvait suffire à sa tâche,

1. Pierre Corneille est un génie et on peut se demander, poursuivant cette étude pathologique, s'il n'existe pas un rapport entre l'apparition de son génie et son affection cérébrale ? On répondra oui, si on admet les théories de Lombroso sur l'homme de génie. Ce savant a signalé, en effet, la fréquence des anomalies de l'organe même des hommes de génie qui est la source de leur gloire. Aristote avait également dit que l'on observe souvent des accès de congestion de la tête *chez les hommes illustres de la poésie.*

Le grand Corneille n'eut pas une vie hygiénique ; il prenait peu d'exercice et devait être sujet à des congestions comme toutes les personnes qui se livrent sans mesure aux travaux de l'esprit ; son voyage à Bourbon permet de supposer qu'il eut plusieurs menaces de congestion cérébrale. L'apogée de Corneille coïnciderait à une période congestive du cerveau. C'est celle qui précéda son séjour aux eaux ; la période de décadence serait celle des lésions cérébrales. Signalons ces rapports : l'absence de diagnostics précis sur les maladies de Corneille ne nous permet pas d'insister davantage.

D'autres renseignements plus précis sur Corneille viennent également confirmer les idées de Lombroso sur l'homme de génie : Cet illustre poète présente, en effet, une infériorité notoire de quelques fonctions psychiques, et, comme tous les génies, il a des lacunes. Il parlait difficilement : La Bruyère dit qu'il était d'une conversation ennuyeuse : « Il prend un mot pour un autre et il ne juge de la beauté de ses pièces que par l'argent qui lui en revient. Il ne sait pas les réciter, ni lire son écriture. » Boisrobert disait également qu'il *barbouillait* en lisant. Corneille lui-même se rendait bien compte de son défaut de prononciation, et il le signale ainsi dans un portrait en vers qu'il a tracé de lui :

« ..... l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui. »

Comme beaucoup d'hommes de génie, Corneille était mélancolique ; tous ses contemporains, qui ont laissé un portrait de lui, sont d'accord pour dire qu'il était triste et difficile à dérider. On peut dire aussi que Corneille a totalement manqué d'aptitudes à la vie pratique. Il ne s'occupait pas lui-même de ses intérêts ; méprisait l'argent dont il avait grand besoin ; dans son intérieur même, il paraît avoir négligé de s'occuper d'affaires où la présence du chef de la famille est indispensable ; absorbé par ses travaux, il prit peu de part à la direction de sa famille.

Défauts de prononciation, mélancolie et absence d'aptitudes à la vie pratique, voilà **les trois lacunes du génie de Corneille.**

à cause de « sa vue si faible qu'il ne lui en reste pas même assez pour se conduire[1]. »

D'autres infirmités succédèrent, dit-on, à la perte de la vue, et il se retira aux Andelys, où il mourut à l'âge de 84 ans, le 8 décembre 1709. Il est possible, étant donné son âge, que l'affection oculaire de Thomas Corneille ait été la cataracte.

Si l'on compare la santé des deux frères avec leurs productions théâtrales, on voit que Thomas a produit toute sa vie, pendant laquelle sa santé a toujours été égale, des œuvres d'une valeur à peu près égale. La vie de Pierre, au contraire, se divise en deux périodes, si on fait abstraction de ses premiers essais : une période dans laquelle il s'élève comme auteur tragique aussi haut que possible, dans *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* : c'est avant son voyage à Bourbon, puis une période de décadence, pendant laquelle sa santé est toujours chancelante ; on sent dans ses dernières œuvres que l'esprit du grand Corneille s'affaiblit et s'éteint peu à peu : ce sont deux de ses dernières tragédies qui ont inspiré à Boileau la célèbre épigramme :

Après l'*Agésilas*,
Hélas!
Mais après l'*Attila*,
Holà!

On s'est souvent étonné de la courte durée du génie de Corneille et de sa décadence brusque avant sa vieillesse. Voltaire en a donné l'explication par un trait plaisant : un lutin lui aurait inspiré les plus beaux endroits et l'aurait abandonné dans les mauvais. Cet inspirateur n'a peut-être pas été un lutin, mais une déesse, Hygie, la déesse de la santé[2].

1. Reynier, p. 108.

2. A propos de la vie médicale de Pierre Corneille, on peut rappeler ce que disait un grand médecin du XVIII[e] siècle, Van Swieten, de la santé des gens de lettres : « Les gens de lettres, qui mènent une vie sédentaire, et qui pâlissent sur leurs livres, sont souvent exposés à une apoplexie qui dépend de cette cause et qui ne vient qu'à pas lents et comme par degrés. D'abord ils deviennent languissants, ils aiment le repos et l'indolence ; leur esprit s'émousse ; leur mémoire s'affaiblit et chancelle ; ils deviennent ensuite pesants, assoupis, stupides, et souvent ils restent longtemps dans cet état avant que de mourir, J'ai vu, avec une extrême pitié, des savants du premier ordre, et qui avaient rendu de grands services à la littérature, se survivre à eux-mêmes plus d'une année, oublier tout, et mourir enfin d'apoplexie. » Cité dans : *De la santé des gens de lettres*, par M. Tissot, 1772, page 48.

II.

Relations médicales des Corneille.

Par leurs femmes, Pierre et Thomas Corneille appartiennent au monde médical du XVII[e] siècle. On raconte, sur le mariage de l'aîné des deux frères, l'anecdote suivante, qui a été mise en doute principalement par Bouquet, le savant biographe de Corneille. Un matin, Pierre Corneille se présente, plus triste et rêveur que de coutume, chez le cardinal de Richelieu, qui, au dire de Fontenelle, auteur de cette anecdote, était son protecteur comme ministre, mais son ennemi comme poète. Celui-ci lui demanda la cause de sa préoccupation. Corneille lui répondit qu'il était amoureux de la fille du *Lieutenant particulier du bailli de Gisors au siège d'Andely*, nommé de Lampérière, et que le père ne voulait pas donner son consentement à ce mariage. Richelieu fit venir Lampérière à Paris. Il y arriva tout tremblant de cet ordre et fut heureux, dit-on, d'en être quitte en donnant sa fille Marie à celui que Guy Patin appelait « un illustre faiseur de comédies ». C'est peut-être en faisant allusion à cet évènement que Corneille a écrit plus tard :

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Son mariage eut lieu en 1640. Mathieu de Lampérière ne dut pas se repentir d'avoir cédé au désir du Cardinal, puisqu'il donna en mariage, dix ans plus tard, sa fille Marguerite au frère de son gendre, à Thomas Corneille.

Mathieu de Lampérière, le beau-père des Corneille qui, à l'époque du mariage de ses filles, avait un office de juridiction aux Andelys, avait exercé la profession de médecin. Il avait soutenu sa thèse à Paris, et avait été médecin du prince de Conti. Il avait lui-même pour frère Jean de Lampérière, conseiller médecin ordinaire du roi, qui exerçait à Rouen, et devint, par le mariage de ses nièces, oncle des Corneille. C'est lui qui, dans l'affaire de la possession des

religieuses de Louviers, affirma que les religieuses étaient possédées et reconnut la marque des sorciers chez Thomas Roullé, vicaire au Mesnil-Jourdain, accusé d'avoir perverti les mœurs des religieuses et d'être la cause de leur possession. Ce nom de Jean de Lampérière est encore tristement célèbre par ses querelles avec un de ses collègues de Rouen, David Jouyse, à l'occasion de la peste de 1622, auquel il reprochait de lui *charlataner* ses malades. On peut dire que le nom de Lampérière est plus connu pour l'affaire de Louviers et pour ses querelles médicales que pour ses ouvrages médicaux qui ne sont pas pourtant sans intérêt[1].

Les Corneille étaient également alliés à un médecin de Nemours, nommé Dubé ; Pierre fit chez lui un séjour en août 1649[2].

Les deux Corneille eurent encore des rapports avec un chirurgien de Rouen, Dominique Sonnes. A la fin de l'année 1683, Pierre vendit à ce dernier, par l'intermédiaire de Fontenelle, sa maison de la rue de la Pie, qui était louée à un médecin nommé Jean Costil, depuis le 31 août 1683. Trois ans après, Thomas vendait au même chirurgien, et par le même intermédiaire, sa maison de la rue de la Pie, voisine de celle de son frère[3].

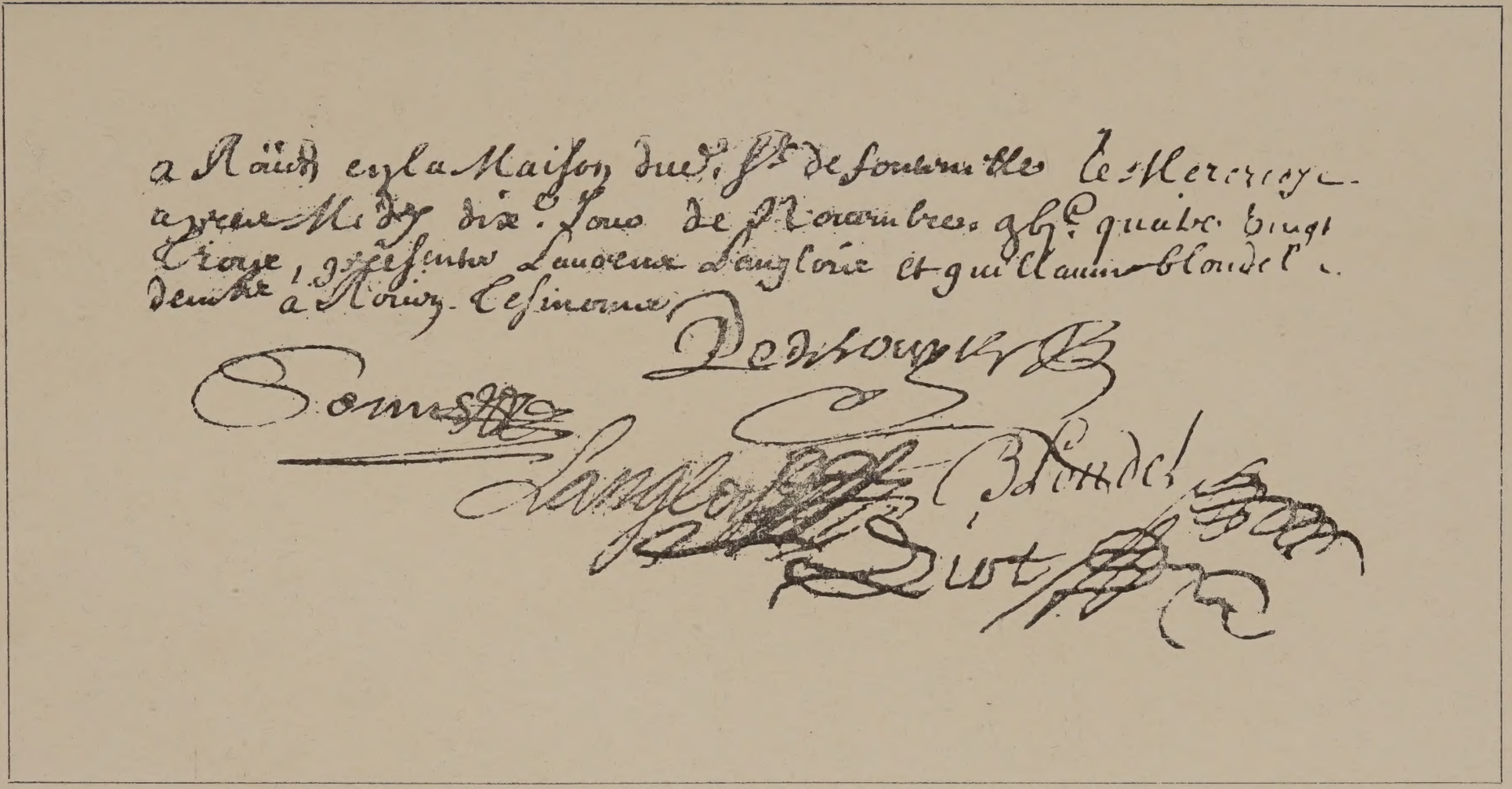
Sonnes et Costil, ces deux noms ne nous ont été conservés que par association à celui de Corneille[4].

1. *Traité de la peste, de ses causes et de sa cure. Avec les moyens de s'en préerver et les controverses à ce sujet* ; Rouen, David du Petit Val, 1620 ; et *L'ombre de Nécrophore vivant chartier de l'Hôtel-Dieu au sieur Jouyse, médecin-déserteur de la peste, sur la sagesse de sa cabale et autres grippes de son exament* ; Rouen David Ferrand, 1622

2. *Notice biographique sur Pierre Corneille. Œuvres de Corneille.* Edition de Marty-Laveaux, t. I, p. xxxvi.

3. Ballin : *Maison et généalogie de Corneille.* (*Revue de Rouen*, 1833.)

4. Jean Costil, médecin, est cité dans un acte de tabellionage de Rouen du 20 octobre 1674 ; dans un autre acte du 13 décembre 1682, on voit qu'il avait son domicile rue aux Oues. Dominique Sonnes, chirurgien, était originaire du Midi : il fut garde de la Communauté des chirurgiens avec Jacques Lambert : il devient chirurgien attitré des Jacobins, ses voisins, et fit une fondation de messe à l'église de leur monastère en 1699 ; il mourut, place du Vieux-Marché, le 19 décembre 1705. M. de Beaurepaire, qui nous a communiqué ces notes, ne pense pas que Sonnes ait habité la maison de Corneille.



Fac-simile des signatures de Fontenelle et de Sonnes.

Contrat de vente de la maison de Pierre Corneille à Dominique Sonnes, chirurgien à Rouen, 10 novembre 1683.

(Archives départementales de la Seine-Inférieure)

III.

La médecine dans les tragédies des Corneille.

Les empoisonnements; l'épistaxis d'Attila.

Les tragédies du XVII^e^ siècle présentent très peu d'intérêt au point de vue médical. Les dramaturges de cette époque et, avec eux, les Corneille, s'abstiennent de mettre des malades sur la scène. Pierre Corneille avait dit dans son *Second discours de la tragédie* : « Il est bon de cacher la mort à la vue et de la faire savoir par un récit qui frappe moins le spectateur. » Les deux Corneille ont suivi exactement ce précepte dans leurs œuvres ; ils ont même été plus loin ; connaissant le raffinement extrême du public de l'époque, ils ont évité de présenter leurs héros ou un de leurs personnages affligés d'une maladie, dans la crainte de déplaire à ceux auxquels ils adressaient leurs œuvres.

En parcourant les tragédies de tout ce siècle, on n'en trouve que deux ayant quelques rapports avec la médecine, et encore il y est question plutôt d'un acte physiologique que d'une maladie ; ce sont : la tragédie de *Clotilde*, de Jean Prévost (1614), et celle de *Cyrus triomphant ou la fureur d'Astiage*, due à Pierre Mainfray (1618), dans lesquelles on parle de grossesse et d'accouchement [1].

Les Corneille font de leurs personnages des héros et peignent « les hommes comme ils devraient être », non seulement moralement, mais aussi physiquement : leurs héros sont d'une nature supérieure, et si chez beaucoup les basses passions n'ont pas de prise, chez tous la maladie ne joue aucun rôle, ils ne sentent même pas la fatigue physique ; à ce point de vue encore les œuvres des Corneille manquent de réalité. Le théâtre du XVII^e^ siècle contraste ainsi avec le théâtre moderne dans lequel on sent l'action modificatrice de la maladie sur le caractère, influence du physique sur le moral qui a été parfois exagérée.

Si l'on recherche dans les œuvres des Corneille ce qui touche à la médecine, l'intérêt est surtout dans la mort des personnages.

1. Voir, à ce sujet : *Médecins au théâtre.* (WITKOWSKI.)

Plusieurs meurent empoisonnés, manifestant des symptômes quelconques, et non ceux provoqués par le poison.

Dans *Rodogune*, par exemple, Cléopâtre, reine de Syrie, s'empoisonne, et Rodogune fait remarquer à Antiochus les changements qui se produisent dans l'état de sa mère :

> Seigneur, voyez ces yeux,
> Déjà tout égarés, troubles et furieux,
> Cette affreuse sueur qui court sur son visage.
> Cette gorge qui s'enfle..... [1].

Sinorix, dans *Gamma*, éprouve à peu près les mêmes signes d'empoisonnement :

> Ses yeux sont égarés, son visage s'enflamme ;
> Et, soudain, sous l'effort d'un accès différent,
> Une froide sueur le rend pâle et mourant [2].

L'empereur Commode s'écrie en mourant :

> Mais Dieu ! Quel accident tout à coup me menace ?
> Quelle maligne humeur me fait sentir sa glace ?
> Elle saisit mon cœur ; en vain il la combat.
> Ma force m'abandonne et ma vigueur s'abat [3].

Chez ces trois empoisonnés, il n'y a aucun symptôme caractéristique de l'empoisonnement : il faut constater aussi, qu'en général, les personnages empoisonnés ne s'en aperçoivent pas pendant un certain temps ; ils s'occupent de leurs affaires, ils parlent comme s'ils n'éprouvaient rien ; et ils meurent tout d'un coup en quelques secondes. C'est ce qui a lieu en particulier dans *Gamma*, de Pierre Corneille, ainsi que dans *La mort d'Annibal* et *La mort de l'empereur Commode*, de Thomas Corneille.

Si l'on compare la description de l'empoisonnement de Britannicus à celle des empoisonnements dans les Corneille, on voit que Racine a été beaucoup plus réaliste que les deux frères. Narcisse remet une coupe empoisonnée à Britannicus :

> Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
> Le fer ne produit point de si puissants efforts,
> ..... ; la lumière à ses yeux est ravie ;
> Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie [4].

1. Pierre Corneille, acte V, scène iv.
2. Thomas Corneille, acte V, scène vi.
3. *Id.* acte V, scène iv.
4. Racine : *Britannicus*, acte V, scène v.

On peut faire, à ce sujet, un rapprochement curieux; *Britannicus* fut joué en 1669, et l'année précédente, Racine avait perdu sa maîtresse Thérèse Du Parc, dont le talent et la beauté avait été remarqués par les deux Corneille; il fut accusé plus tard de l'avoir empoisonnée. L'innocence de Racine est aujourd'hui démontrée : mais on peut croire que l'heureux rival des Corneille a été mieux instruit qu'eux des effets des poisons; la description précédente, plus vraie que toutes celles des Corneille, vient à l'appui de cette opinion [1].

Les deux déesses empoisonneuses de l'antiquité ont été mises à la scène par les deux Corneille; les succès de Médée, de Pierre, et de Circé, de Thomas, sont dus en partie à la passion du public du XVII[e] siècle pour la magie. Les deux frères nous les ont fait voir préparant des poisons :

Circé doit préparer un charme d'importance,
Puisqu'en cette montagne, elle a voulu chercher
Les herbes qu'elle-même vient d'arracher
Et dont l'entière connaissance
Est un secret qu'elle aime à nous cacher [2].

En tête du quatrième acte de *Médée*, Pierre Corneille nous représente la déesse dans sa grotte magique, entourée de serpents, suivant la tradition mythologique, et montrant à ses confidents les poisons qu'elle prépare :

Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune;
Moi-même en les cueillant, je fis pâlir la lune,
Quand, les cheveux flottants, le bras et le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Vois mille autres venins : cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nesse;
Python eut cette langue; et ce plumage noir
Est celui qu'une harpie, en fuyant, laissa choir;
. . . . . .
Enfin, tu ne vois là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux [3].

Elle empoisonne alors la fameuse robe qu'elle fait porter à sa rivale : c'est dès que Créuse l'a revêtue

1. Voir : Racine a-t-il empoisonné la Du Parc? dans ***Poisons et sortilèges*** de CABANÈS et NASS, série II, p. 122.

2. Acte I, scène v.

3. Acte IV, scène I.

Qu'elle sent aussitôt une ardeur qui la tue :
Un feu subtil s'allume.....
Ce feu saisit le roi ; ce prince en un moment
Se trouve enveloppé du même embrasement.
. . . . . .
La flamme disparaît, mais l'ardeur leur demeure ;
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
Sont des brasiers secrets attachés à leurs corps ;
Qui veut les dépouiller, lui-même les déchire,
Et ce nouveau secours est un nouveau martyre [1].

Et Créuse, que l'on veut secourir, s'écrie :

Le poison à mon corps unit mes vêtements ;
Et ma peau, qu'avec eux votre secours m'arrache,
Pour suivre votre main de mes os se détache [2].

La légende de la robe imprégnée de poison aurait été difficile à mettre au théâtre en accord avec les données de la science des poisons du XVII[e] siècle; la contagion du poison de la fille au père est difficile à expliquer. Corneille a suivi la légende, sans se préoccuper de la possibilité des phénomènes qu'il décrit. Il aurait pu se renseigner et connaître les effets des vêtements empoisonnés dont on se servait quelquefois, à cette époque, dans un but criminel; on mettait de l'arsenic dans les vêtements de la personne dont on voulait se défaire ; l'arsenic produisait des ulcérations de la peau, et par cette plaie le poison était absorbé rapidement [3]. Dans cet empoisonnement comme dans les autres, Corneille a sacrifié la science à l'effet théâtral et à une des règles de la tragédie à cette époque : celle de ne pas effrayer le public.

Pierre Corneille a été plus près de la vérité dans la description qu'il donne de la mort d'Attila :

A peine sortions-nous, pleins de trouble et d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance ; et le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est : « s'il ne veut s'arrêter,
« Dit-il, on me paiera ce qu'il m'en va coûter. »
Il demeure, à ces mots, sans parole, sans force ;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce.

1. Acte V, scène I.
2. Acte V, scène III.
3. Cabanès et Nass : *Poisons et sortilèges*, série II, p. 195.

Sa gorge enfle, et du sang dont le cours s'épaissit
Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie
Semble avoir étouffé sa colère et sa vie [1].

Et Attila meurt à la suite de cette hémorragie nasale. Dans l'avis au lecteur qui précède la tragédie d'*Attila*, Corneille s'exprime ainsi sur la mort de ce grand conquérant : « Les auteurs rapportent qu'il avait coutume de saigner du nez, et que les vapeurs du vin et des viandes dont il se chargea fermèrent le passage à ce sang qui, après l'avoir étouffé, sortit avec violence par tous les conduits. Je les ai suivis sur la manière de sa mort ; mais j'ai cru plus à propos d'en attribuer la cause à un excès de colère qu'à un excès d'intempérance ».

On peut attribuer les épistaxis répétées auxquelles était sujet Attila à une affection viscérale des reins ou du foie particulièrement. On connaît les excès auxquels il se livra ; l'abus des boissons en particulier avait pu déterminer une affection d'un de ces organes.

Il mourut d'une syncope, et Corneille explique la cause de l'arrêt de l'hémorragie par l'épaississement du sang, opinion admise par les médecins à l'époque où il composa cette tragédie.

On trouve dans une tragédie de Pierre Corneille les traces d'une croyance populaire relative à l'allaitement. C'est dans la tragédie d'*Héraclius* ; Boileau l'appelait un logogriphe, et on en a dit, en plaisantant, que Corneille lui-même « n'y entendit rien », quand il la revit quelques années après l'avoir composée. Léontine, qui a nourri le fils de Phocas, empereur d'Orient, s'écrie :

C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros ;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature ! [2]

Il y a encore aujourd'hui des personnes qui croient qu'au point de vue moral les qualités et les défauts de la nourrice passent à l'enfant par l'intermédiaire du lait.

A la tragédie du *Cid*, qui n'a rien de médical, se rattache un accident qui présente quelque intérêt. Baron, un assez bon acteur qui remplissait dans cette tragédie le rôle de Don Diègue, en poussant avec le pied son épée que le Comte lui avait fait tomber, se piqua à la pointe. Il ne fit pas attention à cette plaie, et au bout de

1. Acte V, scène VI.

2. Acte IV, scène IV.

quelques jours, il avait de la gangrène du pied. On voulut faire l'amputation, mais il répondit qu'il aimait mieux mourir que de souffrir cette opération, ajoutant qu'un roi de théâtre se ferait huer avec une jambe de bois. Il mourut quelques jours après [1].

Un autre fait médical se rapporte encore aux représentations du *Cid*. Un des plus célèbres acteurs du temps, qui fit dit-on en partie le succès de cette pièce par son talent, fut frappé d'apoplexie, en 1637, quelques mois après les premières représentations ; il conserva à la suite de cette affection « une paralysie de la langue et du bras droit » qui lui fit abandonner le théâtre [2].

Tels sont les quelques rapports entre la médecine et les tragédies des Corneille. Il est assez curieux de constater que dans une de ses tragédies, *Antiochus*, Thomas Corneille a supprimé le rôle du médecin Eraristrate auquel, d'après l'histoire, Anthiocus dut son mariage, Eraristrate ayant découvert son amour par l'agitation de son pouls. Ce rôle eût été assez difficile à mettre sur la scène; si Corneille, avait fait agir et parler ce médecin, comme au XVII[e] siècle, sa tragédie serait presque devenue une comédie.

1. *Petite bibliothèque des théâtres* : Fragments et anecdotes sur le *Cid*.

2. Bouquet : *Points obscurs*..... 76.

IV.

Les médicaments et les charlatans dans les comédies des Corneille.

LA DEVINERESSE

Les Corneille n'ont pas écrit de comédies médicales proprement dites; leurs comédies présentent cependant plus d'intérêt que leurs tragédies, au point de vue médical, parce qu'ils y signalent l'emploi de quelques médicaments et des habitudes médicales de leur temps; elles nous montrent également que le nombre des charlatans au XVII[e] siècle était considérable.

Dans *Le Menteur*, Dorante raconte à son valet qu'il a laissé Alcippe pour mort après s'être battu en duel avec lui; mais au même moment Alcippe apparaît très bien portant; le valet de Dorante s'étonne de cette résurrection, et son maître lui répond :

> Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne :
> L'état où je le mis était fort périlleux;
> Mais il est à présent des secrets merveilleux.
> Ne t'a-t-on pas parlé d'une source de vie,
> Que nomment nos guerriers *poudre de sympathie* ?
> On en voit tous les jours les effets étonnans.
> . . . . . .
> . . . . . Cliton, j'en sais une
> Qui rappelle si tôt des portes du trépas,
> Qu'en moins d'une heure ou deux on ne s'en souvient pas. [1]

La *Poudre de sympathie* était, quand Corneille écrivait ces vers, une nouveauté thérapeutique, elle venait d'être introduite d'Angleterre en France. Pour le public, elle avait la valeur inestimable de permettre au malade de se guérir sans médecin, ni chirurgien. On se procurait un linge ayant touché la blessure à guérir; on couvrait

1. Acte IV, scène III.

le sang ou le pus qui s'y trouvait avec la fameuse poudre, « ce qui étant réitéré cinq ou six jours de suite, les parties divisées se rejoignent, la plaie se referme, et le blessé se trouve sain, quand même il serait éloigné de plus de mille lieues du linge où est appliquée la poudre[1]. »

Les résultats obtenus par l'emploi de cette poudre paraissent d'autant plus merveilleux que la manière de la préparer était fort simple : « On prend du vitriol, on l'expose au soleil pendant la canicule, et étant regardé amoureusement et arrosé de cette source de lumière, il s'altère doucement, il se dessèche, il se calcine, il se blanchit, et voilà tout le mystère de notre poudre merveilleuse[2]. »

On chercha à expliquer l'action de cette poudre extraordinaire, et on finit par trouver que la *poudre de sympathie agisssait par sympathie*[3].

Comme Pierre Corneille, plusieurs auteurs du XVII^e^ siècle signalèrent dans leurs ouvrages la *poudre de sympathie* : Furetière, dans le *Roman bourgeois* ; Molière, dans l'*Amour médecin* ; puis, plus tard, M^me^ de Sévigné, qui la considérait comme un remède divin.

Pendant quarante ans cette poudre eut une grande réputation, et c'est un Rouennais de naissance qui osa, le premier, exprimer des doutes sur la valeur de cette panacée. Lémery écrit, en effet, dans son *Cours de Chimie*, imprimé en 1690 : « Je ne conseillerais point à un blessé de faire fond sur un remède de cette nature, car pour une personne qui aura reçu du soulagement, il y en aura cent qui n'auront pas aperçu l'effet[4]. » Cinquante ans après ces premiers doutes, l'action de la poudre fut reconnue illusoire.

Le même passage du *Menteur*, où Corneille parle de la *poudre de sympathie*, mentionne une habitude de son époque, celle de connaître des remèdes secrets ; *Le Menteur*, lui, sait une *Poudre de sympathie meilleure que toutes les autres.*

Plusieurs autres personnages des œuvres de Corneille connaissent également des remèdes ; celui qui en possède le plus est certainement Don Bertrand de Cigarral :

1. *La poudre de sympathie victorieuse* ; 1668, in-18, p. 24. Cité dans FRANKLIN : *La vie privée d'autrefois. Les médicaments*, p. 200.

2. *Discours touchant la guérison des plaies par la poudre de sympathie* ; 1681, p. 67. (FRANKLIN, p. 201.)

3. FRANKLIN, p. 202.

4. FRANKLIN, p. 207.

Il sait mille secrets à ne guérir de rien.
Pour tous ces petits maux de rhume, toux, migraine,
Il compose à ravir l'onguent miton mitaine [1].

Il dit lui-même, à sa fiancée, qu'il sait faire un onguent pour guérir la gale; et, plus loin, Léonor s'étant évanouie, Don Bertrand rassure tout le monde :

. . . J'ai certain onguent mixtionné d'eau rose,
Il est de grande force et de sa pâmoison,
En moins d'une heure ou deux il vous fera raison [2].

Quand on a l'occasion de feuilleter de vieilles archives conservées depuis quelques centaines d'années dans une famille, on voit que nos ancêtres avaient l'habitude de garder des recettes pharmaceutiques, et on les trouve souvent accompagnant des copies de chansons populaires de l'époque ou de recettes culinaires. On se passait ainsi de famille en famille une bonne recette pour la confection d'un onguent, comme on se donne aujourd'hui la recette d'un entremets. Parfois, on réunissait quelques recettes et on les faisait imprimer, tel le : *Recueil de quelques receptes très éprouvées*, qui fut imprimé à Rouen chez Jacques Lucas en 1675, et qui contient entre autres recettes : la *Méthode pour bien faire l'onguent* Manus Dei, *propre à faire emplastre, par lequel on guérit quantité de maladies extérieures du corps humain*, ainsi que celle d'un *autre onguent fort excellent et fort éprouvé pour toutes blessures, apostumes, coupures, douleurs, tumeurs chaudes ou froides. On l'appelle en quelques lieux onguent de Boisguillaume ou de Bauquemare, à cause que ces deux familles en donnent aux pauvres et ont fait d'admirables cures.* Quelle fortune pour une femme de posséder un mari si savant en médecine, avec lequel on pouvait se soigner sans la Faculté ! C'est pour arriver à ce but, que Jean Margastaud, sieur de la Lauze, *opérateur litotomiste, herniaire et oculiste*, mit dans le commerce à Rouen, au XVII[e] siècle, un petit livre de 36 pages qui aurait certainement intéressé Don Bertrand; il avait un titre alléchant : *Bouquet de santé contenant les remèdes les plus expérimentez pour les maladies internes et externes les plus dangereuses et les plus familières, au moyen desquels l'on peut être*

1. Acte I, scène II. — MOLIÈRE, cite également cet onguent; il est dans, *Le Médecin malgré lui* (acte III, scène II), synonyme d'onguent sans valeur.

2. Acte III, scène XII.

son médecin, et même épargner la dépence des livres suivant l'usage diceux, à la fin desquels il y a un conseil pour entretenir la santé.

Le Don Bertrand, de Corneille, est honnête, il croit à l'efficacité de ses recettes ; mais, à côté de lui, nous trouvons, dans les œuvres des Corneille, beaucoup de personnes faisant croire qu'elles possèdent un secret, dans le but de tromper le public au profit de leur bourse : ce sont les charlatans, et ils sont nombreux au XVII^e^ siècle. Pierre Corneille montre, dans l'*Illusion*, un fils de famille qui, ayant quitté ses parents sans argent, vit en vendant des onguents, et :

> . . . pour gagner Paris, il vendit par la plaine
> Des brevets à chasser la fièvre et la migraine[1].

Mais c'est surtout dans *la Devineresse* que Thomas Corneille met en scène un personnage qui intéresse la médecine : Madame Jobin s'occupe de magie et de médecine ; elle a une clientèle aussi nombreuse que choisie. Comment ne pas croire au pouvoir d'une femme qui guérit une hydropique : « Il y a trois ans, lui dit cette malade, que le mal me tient, et je serais heureuse si vous m'en pouviez guérir en trois mois, les médecins et les empiriques y ont employé tous leurs remèdes » ; elle a, dit-elle, consulté « presque tous les médecins et même ceux de la Faculté de Montpellier, ils ne connaissent rien à son mal ». La devineresse fait passer son enflure dans le corps d'un paysan, en prononçant quelques paroles barbares. Le nouvel hydropique s'écrie : « J'enfle ! holà ! holà ! ah ! J'enfle, j'enfle : ah ! ah ! c'est assez ! Que l'enflure s'arrête ! En voilà la moitié davantage que Madame en avait ! On m'a trompé et je suis plus gros qu'un tonneau[2]. » Cette scène, une des plus amusantes de la comédie, fut reproduite dans un des sept médaillons représentant les principales scènes de l'ouvrage qui fut publié comme almanach pour 1680. Par un hasard extraordinaire, l'*Almanach de la Devineresse* nous a été conservé : un exemplaire, découpé en plusieurs morceaux, est intercalé dans un volume factice de la Bibliothèque de l'Arsenal qui contient l'édition originale de *la Devineresse* et dont les figures ont été reproduites dans l'édition du *Théâtre de Thomas Corneille*, de Thierry[3]. Il est inutile de dire que la femme

1. Acte I, scène III.
2. Acte II, scène IX.
3. Reynier : *Thomas Corneille*, p. 62.

ALMANACH DE LA DEVINERESSE — 1680

Guérison de la femme hydropique.

hydropique et le paysan ne sont que d'adroits compères de la devineresse.

Parmi les clientes de la devineresse, on voit une naïve paysanne qui vient lui demander de faire « pousser ses tétons.[1] » Il ne faut pas s'étonner du but de cette consultation; on croyait, au XVII[e] siècle, que l'on pouvait développer la poitrine aux femmes qui n'en avaient pas. Guyon Dolois, dans son « cours de médecine en français », donne le moyen de faire grossir les seins chez « une femme qui aurait les mamelles flaques, maigres comme une vessie de porc sans vent. » « Si les mamelles d'une demoiselle, ou autre, écrit-il, étaient maigres et flacides on les fera enfler et tenir grosses, si on applique souvent dessous icelles, des ventouses sans scarifications », et il conseille de les frotter avec un certain cérat dont il donne la formule[2]. La devineresse se contente de promettre à la paysanne un biscuit spécial qu'elle va fabriquer. On sait où Thomas Corneille a trouvé l'original de sa paysanne, c'est dans le procès de La Voisin ; parmi les personnes nommées par l'empoisonneuse, comme étant venues recourir à ses services, elle nomma, pendant son célèbre procès, la duchesse de Foix, qui voulait développer sa gorge[3]. La duchesse paya sa coquetterie par le retentissement de cette affaire qui fit savoir à tout le monde l'imperfection de sa beauté.

Une autre cliente encore plus naïve de M[me] Jobin, c'est M[me] de Troufignac qui vient lui demander, moyennant cent mille écus, de la changer en homme [4]. Nos ancêtres ne voyaient rien d'impossible à la tranformation d'une femme en homme. En 1496, Portanus observa une femme qui devint homme après être accouchée d'un enfant et qui, comme homme, prouva, dit cet auteur, qu'elle pouvait engendrer ; ce fait aurait été confirmé par plusieurs savants de l'époque. Ambroise Paré lui-même cite le cas d'une fille de quatorze ans qui, en *badinant au lit avec une de ses camarades*, vit avec surprise les parties de l'homme se développer sur elle ; son nom de Jeanne fut changé en celui de Jean. Dans ces deux cas, comme dans d'autres signalés au moyen-âge, les sujets observés ne sont le plus souvent que des hermaphrodites ou des femmes ayant une chute de

1. Acte II, scène v.
2. Page 231 ; édition de 1678.
3. Reynier : *Thomas Corneille*, p. 297, 301 et 302.
4. Acte V, scène III.

l'utérus. Thomas Corneille a voulu sans doute, dans *La Devineresse*, se moquer des gens qui croyaient encore, à son époque, à de pareilles transformations [1].

Une scène non moins amusante de la même comédie, c'est celle où M^me^ des Roches, une vieille coquette, vient demander à la Jobin un secret pour conserver sa beauté ; elle mérite d'être citée en entier :

MADAME DES ROCHES.

On dit que vous ne vous mêlez pas seulement de deviner et que vous avez des secrets tous merveilleux pour conserver la beauté et même pour en donner. Ne me regardez point, je vous prie ; la rougeur que ce discours m'a fait monter au visage en redoublerait.

MADAME JOBIN.

Demandez-moi autre chose. Comment ne pas regarder une aussi belle personne que vous ?

MADAME DES ROCHES.

Je sais que je ne suis pas une beauté achevée ; mais je m'en console. J'ai quelque agrément, un peu d'esprit, des manières assez enjouées, et je crois qu'avec cela on peut faire figure dans le monde.

MADAME JOBIN.

Je ne connais point de belle personne qui ne fût ravie de vous ressembler.

MADAME DES ROCHES.

Je ne vous demande pas aussi de me faire devenir plus belle ; mais je vous demande de quoi conserver longtemps ce que vous me voyez d'agrément.

MADAME JOBIN.

Et si je vous donnais de quoi l'augmenter ?

MADAME DES ROCHES.

Quoi ! Vous le pouvez ?

MADAME JOBIN.

C'est un secret éprouvé cent fois. Je n'ai pour cela qu'à vous changer de peau.

MADAME DES ROCHES.

Changer de peau, madame, changer de peau ! C'est donc par une métempsycose ? Changer de peau, mon Dieu ! Je frémis en y pensant, et il me semble déjà qu'on m'écorche toute vive.

1. *Erreurs, superstitions, doctrines médicales* ; PERRET, 1879.

MADAME JOBIN.

Il y aurait de la cruauté. Mais, enfin, si vous voulez avoir une peau d'enfant, unie, délicate, fine, il faut vous résoudre à ce que je dis.

MADAME DES ROCHES.

C'est aux laides à tant souffrir pour devenir belles, mais, pour moi.....

MADAME JOBIN.

Et qui vous dit, madame, qu'il faut tant souffrir?

MADAME DES ROCHES.

Comment! Je deviendrais encore plus belle que je ne suis, sans rien endurer !

MADAME JOBIN.

Assurément. Je vous donnerai d'une pommade qui fera tomber insensiblement la première peau de votre visage sans que vous sentiez le moindre mal.

MADAME DES ROCHES.

Et cette pommade ne pourrait-elle point me resserrer tant soit peu la bouche? Car quoique je l'aie des mieux taillées, il me semble qu'on ne peut jamais l'avoir trop petite.

MADAME JOBIN.

C'est une des propriétés de ma pommade : elle rapetisse la bouche, rend l'œil plus fendu et donne une juste proportion au nez.

MADAME DES ROCHES.

Pour cela, madame Jobin, vous êtes une ravissante femme. Si j'osais encore vous demander une autre petite chose.

MADAME JOBIN.

Dites, madame, il n'y a rien que je ne fasse pour vous.

MADAME DES ROCHES.

Ecoutez, plus on est belle, plus on aspire à être parfaite. Je chante un peu et je sais tous les plus beaux airs de l'opéra. Je voudrais que vous m'eussiez rendu la voix plus douce et plus flexible que je ne l'ai : il y a de certains petits roulements qui sont si jolis ; je ne les fais point bien à ma fantaisie.

MADAME JOBIN.

Si vous voulez, je vous ferai chanter comme un ange. Je fais un sirop admirable pour cela. Sa composition en est un peu chère, mais vous n'en aurez pas plutôt pris trois mois.....

MADAME DES ROCHES.

Faites le sirop : je ne regarde pas à l'argent.

MADAME JOBIN.

Je le tiendrai prêt avec la pommade. Il faut seulement prendre la mesure de votre voix.

MADAME DES ROCHES.

La mesure de ma voix ! Qu'est-ce cela veut dire ?

MADAME JOBIN.

Cela veut dire qu'il faut que vous me chantiez un air afin que, selon ce que votre voix a déjà de force et de douceur, j'ajoute ou diminue dans la composition du sirop [1].

Cette scène est incomparable, du dernier comique et pleine d'observations fines et délicates.

Les femmes ont toujours cherché un moyen pour effacer les rides

Et réparer des ans l'irréparable outrage.

On trouve dans le poème d'Ovide, *Les Cosmétiques*, une préparation pour conserver la fraîcheur du teint. Pline, Juvénal et Plaute ont laissé dans leurs œuvres des indications sur les moyens employés par les femmes pour conserver leur beauté.

Les ouvrages de médecine du XVII^e^ siècle contiennent de nombreuses recettes de rajeunissement. Au XX^e^ siècle, Madame Jobin vit toujours ; il suffit de parcourir la quatrième page des journaux ; le nombre toujours croissant de ses imitatrices permet de croire qu'il y a encore des dames des Roches ! La scène précédente est au point de vue médical une des plus intéressantes de *La Devineresse ;* on trouve encore dans cette comédie beaucoup d'autres scènes amusantes qui, prises séparément, constituent de petits chefs-d'œuvre.

Au XVII^e^ siècle, les malades étaient soignés par les médecins, les chirurgiens ou les barbiers, selon les maladies dont ils étaient atteints. Cette division de l'exercice de la médecine donna naissance à de nombreux procès entre les médecins et les chirurgiens, entre les chirurgiens et les barbiers. Ces derniers cherchaient à se rapprocher le plus possible des chirurgiens et à empiéter sur leurs fonctions. Cette corporation se divisait même en deux classes : les barbiers proprement dits et les barbiers chirurgiens, dont le plus illustre fut Ambroise Paré. Thomas Corneille montre, dans *Les engagements du hasard*, que quelques barbiers exerçaient la chirurgie au

1. Acte III, scène IX.

XVII^e siècle, par ces vers prononcés par Clarin, qui s'attend à être battu et blessé :

. . . . . c'est ce que je médite,
S'il n'est point à propos que je coure au barbier
L'avertir que je vais me faire estropier,
Et qu'il ne quitte point d'aujourd'hui la boutique :
J'espère lui donner assez bonne pratique [1].

A cette époque, le tabac était une panacée : il guérissait les maladies, et même en préservait ; depuis le siècle du grand Roi, les idées ont bien changé sur les vertus de cette plante !

Sganarelle, dans *Le Festin de Pierre*, fait l'éloge du tabac :

C'est dans la médecine un remède nouveau ;
Il purge, il réjouit, conforte le cerveau ;
De toute noire humeur, promptement le délivre [2].

Dans la même comédie, on trouve une des plus fines attaques de l'époque contre un médicament, origine de nombreuses querelles, l'émétique :

SGANARELLE.

Monsieur, songez-vous bien quel bruit depuis un temps
Fait le vin émétique ?

DON JUAN.

Oui, pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles, partout, ont vaincu les scrupules,
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules ;
Et sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vu des effets si surprenants...

DON JUAN.

En quoi ?

SGANARELLE.

Tout peut être nié si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme était à l'agonie ;
Les plus experts docteurs n'y connaissaient plus rien ;
Il avait mis à bout la médecine.

DON JUAN.

Eh bien ?

1. Acte V, scène I.
2. Acte I, scène I.

SGANARELLE.

Recours à l'émétique. Il en prend pour leur plaire ;
Soudain...

DON JUAN.

Le grand miracle ! Il réchappe ?

SGANARELLE.

Au contraire,
Il en meurt.

DON JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ? Depuis six jours il ne pouvait mourir ;
Et dès qu'il en a pris, le voilà qui trépasse.
Vit-on jamais remède avoir plus d'efficace ? [1]

L'émétique dut son succès à Charles de l'Orme, médecin de la Faculté de Montpellier, dont les procédés thérapeutiques furent recueillis par un docteur en théologie de Caen, Michel de Saint-Martin, et publiés dans un livre intitulé : « Moiens faciles et éprouvés dont Monsieur de l'Orme, premier médecin et ordinaire de trois de nos rois, et ambassadeur à Clèves pour le duc de Nevers, s'est servi pour vivre près de cent ans [2]. » De l'Orme considérait l'émétique comme un remède incomparable pouvant chasser tous les maux.

Toujours par Sganarelle et dans la même comédie, on apprend un usage de l'époque, celui de saluer les médecins ; Sganarelle a trouvé à acheter le costume qu'un médecin a mis en gage ; il l'a revêtu, et savez-vous, dit-il à Don Juan :

Quel en est le pouvoir ?
Il me fait saluer des gens que je rencontre [3].

Ce respect était tout extérieur, puisqu'on ne se gênait pas pour se moquer des médecins : nous venons d'en voir un exemple dans *Le Festin de Pierre*.

1. Acte III, scène I.
2. A Caen, chez Martin Yvon, 1682.
3. Acte III, scène I.

V

Les maladies dans les comédies des Corneille. La folie et l'épilepsie. — La gale, la goutte et la syphilis. La fièvre tierce. — Le corset. La pleurésie.

Les comédies des Corneille présentent plusieurs personnages atteints de maladies. Thomas Corneille, dans *Le berger extravagant*, fait jouer le principal rôle à un malade : Lysis est fou, il croit être berger ; sa maladie s'est établie progressivement :

> Il ne lut que romans, en crut les impostures,
> Admira des bergers toutes les aventures,
> Et son faible cerveau fut bientôt démonté
> Par ces contes en l'air d'amour et de beauté.
> En moins d'un an ou deux, il s'en coiffa de sorte
> Que dès lors il voulut prendre l'habit qu'il porte....
> Enfin de ces romans la mode ayant cessé,
> Son esprit fort longtemps nous parut moins blessé
> Et son ardeur sans doute eût été refroidie,
> S'il n'eût l'autre hiver hanté la comédie :
> Son obstination à voir *l'Amaryllis*
> Lui remit dans la tête et houlette et brebis ;
> Il me traîna moi-même à ce vilain spectacle ;
> Presque de vers en vers, il y criait miracle,
> D'aise à peine, il pouvait se tenir dans sa peau,
> Tout lui semblait charmant, tout lui semblait nouveau.
> Jamais attention n'y fut plus assidue ;
> Cent fois, on l'a jouée, et cent fois, il l'a vue...
> Si bien qu'un beau matin, ayant troussé bagage,
> Il est ici venu jouer son personnage.[1]

Clarimond répond au cousin de Lysis, voulant enfermer le malade, qu'il vaut mieux le laisser berger pendant quelques jours :

1. Acte I, scène II.

Ce désordre est fâcheux, mais aussi prenez garde
Combien à l'enfermer son repos se hazarde,
La prison est affreuse au plus solide esprit,
Et c'est là que le faible assez souvent s'aigrit.[1]

On essaye de guérir sa folie en le faisant vivre avec des bergers ; mais il rencontre une joyeuse compagnie qui s'amuse à ses dépens ; on le persuade qu'il est métamorphosé en femme, et la comédie se termine sans que Lysis ait retrouvé la raison. Lysis est un véritable malade atteint de monomanie avec des hallucinations.

Dans la classe des maladies nerveuses, Thomas Corneille signale encore l'hérédité de l'épilepsie. Dans *La comtesse d'Orgueil*, Virginie fait remarquer au marquis, pour l'empêcher d'épouser sa fiancée, que cette dernière est épileptique :

Cette Olympe a d'ailleurs la tache de sa mère,
Qui tombait du haut-mal....[2]

L'hérédité de l' « épillencie » ou du « mal Saint-Jean » n'était pas généralement admise à l'époque de Corneille ; on considérait encore cette affection comme une maladie surnaturelle.

Le passage de *Don Bertrand de Cigarral*, où Thomas Corneille parle de la gale, est également intéressant. Isabelle ayant aperçu la main de son fiancé, pousse un cri d'effroi, mais Don Bertrand la rassure :

Ce n'est rien, ce n'est qu'un peu de gale,
Je tâche à lui jouer pourtant d'un mauvais tour ;
Je me frotte d'onguent cinq ou six fois par jour,
Il ne m'en coûte rien, moi-même j'en sais faire ;
Mais elle est à l'épreuve et comme héréditaire ;
Si nous avons lignée, elle en pourra tenir,
Mon père, en mon jeune âge, eut soin de m'en fournir ;
Ma mère, mon aïeul, mes oncles et mes tantes
Ont été de tout temps et galants et galantes ;
C'est un droit de famille où chacun a sa part ;
Quand un de nous en manque, il passe pour bâtard.[3]

Ce mot gale doit être ici synonyme de goutte : car dans le portrait qui est fait de lui au premier acte, on dit qu'il est :

Goutteux ce que doit l'être un goutteux d'origine.

1. Acte I, scène III.
2. Acte IV, scène VIII.
3. Acte II, scène V.

Si Don Bertrand, devant la jeune fille qu'il espère épouser, ne prononce pas le nom de goutte, c'est parce qu'au XVII[e] siècle on considérait cette maladie comme une conséquence de la débauche. Aujourd'hui, au contraire, on avoue la goutte et on cache la gale. La gale n'a jamais été considérée comme une affection héréditaire ; et la maladie de peau que présente Don Bertrand est une éruption eczémateuse due à la goutte.

Il existe une autre affection, la syphilis, qui est encore considérée comme une maladie honteuse à laquelle les Corneille ont fait une allusion discrète. Dans la *Suite du Menteur*, de Pierre, Cliton qui vient de retrouver son maître Dorante disparu depuis deux ans, après avoir abandonné sa fiancée le jour même du mariage, raconte au Menteur les suppositions qui ont été faites sur son départ :

> Et tel vous soupçonnait de quelque guérison,
> D'un mal privilégié dont je tairai le nom.[1]

Pierre Corneille veut certainement faire allusion ici au fameux « Carême de pénitence », c'est-à-dire à la cure de la syphilis par le gaïac, pendant laquelle un jeûne austère de quarante jours était imposé au malade. Corneille ne devait pas ignorer ce traitement très en honneur à Rouen ; il y avait été suivi par un poète français célèbre, Mathurin Régnier, qui mourut à Rouen, le 22 novembre 1615, dans un hôtel, à l'enseigne de *L'Ecu d'Orléans*, situé rue de la Prison, où, dit Tallemant des Réaux, « il était venu se faire traiter de la vérolle par un nommé Le Sonneur.[2] »

Pierre Corneille avait aussi sans doute entendu parler de l'ouvrage de Jacques de Béthencourt, médecin à Rouen, dans lequel l'auteur traite de la syphilis : *Nova pœnitentialis quadragésima, nec non Purgartorium in morbum gallicum sive venereum ; una cum, dialogo aquæ argenti ac ligui Guaiaci colluctarium super dicti morbi curationis prælatura*[3].

On peut considérer également comme une allusion à la médecine, ce vers de Pierre Corneille dans *Le Menteur* :

> Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.[4]

1. Acte I, scène I.
2. De Beaurepaire : *Nouveaux mélanges historiques et archéologiques* ; 1904, p. 354. — Courbet : *Œuvres de Mathurin Régnier*, notice, p. 59.
3. Parisiis : *typis Nic*, Savetier ; 1527, in-8.
4. Acte V, scène IV.

La fièvre tierce en effet était considérée comme la plus bénigne, mais elle avait l'inconvénient de durer souvent très longtemps.

Thomas Corneille signale encore dans une de ses comédies l'inconvénient du corset; on sait combien on a protesté depuis contre ce vêtement : c'est au corset qu'il faut attribuer la plupart des vapeurs qui devinrent si fréquentes au XVIII[e] siècle. Madame de Clérimont, une cliente de la devineresse, se trouve mal chez la magicienne, qui s'écrie : « Il faut que je vous délace. Vous êtes peut-être trop serrée dans votre corps. »[1]

Leroy, un des plus illustres accoucheurs du XVIII[e] siècle, né à Rouen, fut, quelques années plus tard, un ennemi acharné du corset, il écrivait : « Sexe malheureux, accablé d'infirmités, jusqu'à quand serez-vous victime du désir de plaire!... L'influence des corps a troublé l'ordre de votre organisation, quittez ce vêtement barbare, le principe de la vie qui vous anime vous rétablira peut-être dans votre état primitif. »[2]

Au XVII[e] siècle, il était admis généralement que la pleurésie était due à « un sang copieux »[3]. On trouve, dans le *Festin de Pierre*, la cause véritable de cette maladie, le refroidissement :

> Tout doucement, Monsieu, tenez-vous s'il vou plaist,
> Vous pourriez-v-s-échauffant, gagner la purésie[4].

Quelques médecins croyaient alors que le refroidissement qui succédait à un échauffement donnait naissance à une pleurésie.

Il est curieux de rapprocher de ces vers un passage d'un auteur moderne, Théophile Gautier. Dans son roman, *Le capitaine Fracasse*, mise en scène fidèle de la vie au XVII[e] siècle, il fait dire à un de ses personnages : « Là, là, ne vous échauffez pas ainsi...., vous pourriez en gagner une pleurésie.[5] » On pourrait croire que Théophile Gautier s'est inspiré de Corneille.

Il serait possible de prolonger cette étude de la médecine dans les œuvres des Corneille, en parcourant leurs œuvres en dehors du

1. Acte V, scène IV.

2. LEROY : *Recherches sur les habillemens des femmes et des enfants*; Paris, 1772, p. 210 et 211.

3. *Le cours de médecine en français....* de Guyon Delois; 1668, p. 180.

4. Acte II, scène III.

5. Edition définitive; t. I, p. 283.

théâtre, notamment la traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide* ; en glanant dans les trois cents volumes du *Mercure galant,* on y rencontrerait aussi quelques traits sur la médecine, ne serait-ce que la poésie de Fontenelle *sur ce que M. le Prince ne vit plus que de lait* (1678) [1]. Mais toute étude demande à être limitée, et ce travail se borne à l'examen des seules œuvres théâtrales qui ont immortalisé le nom de Corneille.

1. G. Dubosc ; *Journal de Rouen* du 30 mars 1905.

VI

Sources de la Médecine dans les œuvres des Corneille. Thomas Corneille et Molière.

On lit dans beaucoup d'ouvrages du XVII[e] siècle et du siècle suivant que Turenne, à la représentation de *Sertorius*, s'écria en plusieurs endroits : « Où donc Corneille a-t-il pu apprendre l'Art de la guerre ? » Un homme d'Etat aurait pu dire également après avoir entendu *Attila* : « Où donc Corneille a-t-il appris les secrets de la politique ? » Après avoir signalé les principaux passages des œuvres des Corneille ayant quelques rapports avec la médecine, on peut se demander où ils les ont puisés.

Le premier nom qui vient sous la plume est celui de Lampérière. Lampérière, médecin à Rouen, oncle des Corneille, les a-t-il documentés ? On peut répondre négativement. Pierre Corneille aurait, certes, pu recourir à son oncle pour se documenter sur la sorcellerie. Ce dernier dut étudier cette science à l'occasion de la malheureuse affaire de Louviers, mais la composition de *Médée* est bien antérieure au mariage de Corneille.

Les Corneille ont peut-être eu des livres de médecine dans leur bibliothèque, qu'ils ont consultés pour les questions médicales ? On ne possède pas le catalogue des livres de leur bibliothèque, mais on sait que l'on trouva à la mort de Thomas Corneille, aux Andelys, « un vieux coffre-bahut, tout rompu, sans serrure ni clefs, dans lequel se sont trouvés quarante-un volumes de livres de droit et de médecine très anciens [1]. » Nous croyons que ces livres avaient appartenu au beau-père de Thomas et qu'ils n'ont jamais quitté les Andelys pour figurer dans la bibliothèque des deux frères. Thomas possédait le *Dictionnaire de Chimie* de Perrault et *Institutes de Médecine* de Ettmuller, mais ces ouvrages ne durent entrer dans

1. Reynier, page 355 : *Inventaire après décès des biens ayant appartenu à Thomas Corneille.*

sa bibliothèque que quand il dirigea la composition du *Dictionnaire des termes d'arts et de sciences*, qui parut le 11 septembre 1694 [1]. Racine, leur rival, avait une bibliothèque médicale assez bien fournie; il possédait les œuvres d'Hippocrate, celles de Jacques Dubois, la physiologie de Jacques Fernel et les œuvres de Du Laurens, traduites en français par Théophile Gelée, médecin, à Dieppe [2].

Les connaissances médicales de Pierre et de Thomas Corneille sont peu importantes; ils ne se sont pas documentés en interrogeant des médecins, ils n'ont pas consulté de livres de médecine; ils savent en médecine tout ce que chaque bon bourgeois de leur temps connaissait de cette science et ils n'ont pas éprouvé le besoin de compléter leurs connaissances.

Au point de vue médical, l'œuvre de Thomas Corneille est plus importante que celle de son frère; dans *La Devineresse* et *Le Festin de Pierre*, les allusions médicales sont nombreuses; en réalité, la première de ces comédies est peut-être due à de Visé, et la seconde est de Molière.

De Visé était rédacteur au *Mercure galant*, il était confident et ami de plusieurs comédiens, en particulier de ceux de la troupe de Molière, et c'est lui qui, après la mort de ce dernier, en 1673, avait présenté Thomas Corneille à la troupe qui avait besoin des pièces d'un bon auteur. Il se forma alors une association entre de Visé et Thomas Corneille pour composer le *Mercure galant*. Cette collaboration s'étendit aussi au théâtre. De Visé, dans le *Mercure* de janvier 1710, écrit qu'il composa l'*Inconnu* en prose; « pendant que je faisais la prose du second acte, Corneille de l'Isle mettait le premier en vers ». Cette comédie obtint assez de succès; aussi les comédiens pressèrent de Visé et Corneille de mettre au théâtre tout ce qui s'était passé chez la Voisin. On était à l'époque même du jugement; c'était une pièce de circonstance : la Voisin avait été arrêtée le 12 mars 1679, accusée d'avortement, de faire le commerce des poisons et de s'occuper de magie et de sorcellerie. Il fallait aller vite ; aussi de Visé composa un grand nombre de scènes sans suite, en s'inspirant du procès de la Voisin ; Corneille choisit dans ces scènes les plus intéressantes et forma un tout. Cette pièce fut un des plus grands succès du siècle; le public fut attiré par un désir de

1. Reynier, page 100.

2. *La Chronique médicale*, 1er novembre 1899, page 691.

voir dans un théâtre les tours dont se servaient les magiciennes pour le tromper et l'épouvanter. C'est de Visé lui-même, dans le *Mercure*, qui a raconté comment *La Devineresse* fut composée ; bien que ses affirmations puissent souvent être mises en doute, il est très possible que ce soit lui le véritable auteur de cette comédie ; en tous cas, il fut sans aucun doute l'inspirateur de Corneille, et on peut lui attribuer, par conséquent, la composition ou le plan des scènes médicales citées plus haut. De Visé, d'ailleurs, avait déjà fait paraître plusieurs pièces de théâtre. Une de ses comédies, jouée en 1667, *L'Embarras de Godard ou L'Accouchée*, avait, comme son nom l'indique, des rapports avec la médecine. Le rôle de la sage-femme est particulièrement amusant [1].

En 1677, la troupe de Guénegaud, formée par les collaborateurs de Molière réunis aux meilleurs acteurs du Marais, jouèrent *Le Festin de Pierre* de Molière, que Thomas Corneille avait mis en vers sur leur demande. Il suivit presque dans toute la pièce le texte original avec une exactitude scrupuleuse ; les passages concernant le tabac, l'émétique, la pleurésie, se retrouvent dans l'original de Molière, sans un mot de changé. Corneille voulut supprimer des scènes qui avaient choqué les croyances de quelques personnes dans *Le Don Juan* de Molière et qui avaient diminué le succès de la pièce. Il s'exprime ainsi dans l'avis au lecteur qui précède la comédie : « J'ai suivi la prose dans tout... à l'exception des scènes du troisième et du cinquième acte où j'ai fait parler des femmes. Ce sont scènes ajoutees à cet excellent original et dont les défauts ne doivent point être imputés au célèbre auteur sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée. » Corneille est modeste ; la scène III du 3e acte est des plus intéressantes. Thérèse, qui voit Sganarelle habillé en médecin, lui demande une consultation :

Ce monsieur-là m'a dit qu'il était médecin,
Et je lui demandais si, pour guérir votre asthme
Il ne savait pas...

SGANARELLE.

Oui, j'ai certain cataplasme
Qui, posé lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussitôt la respiration.

1. Voir Witkowski : *Les Médecins au Théâtre*, pages 247 et 248.

THÉRÈSE.

Eh! mon Dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles,
Leurs remèdes me sont remèdes inutiles.

SGANARELLE.

Je le crois. La plupart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir vider des bassins;
Mais pour moi, qui vais droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux; et je voudrais, madame,
Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas;
Trois jours mon cataplasme, il n'y paraîtroit pas.

THÉRÈSE.

Hélas! Que vous feriez une admirable cure!

SGANARELLE.

Je parle hardiment; mais ma parole est sûre.
Demandez à monsieur. Outre l'asthme, il avoit
Un bolus au côté qui toujours s'élevoit.
Du diaphragme impur, l'humeur trop réunie,
Le mettait tous les ans dix fois à l'agonie;
En huit jours, je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, et... Regardez, le voilà
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avait jamais eu tache d'asthmatique.

THÉRÈSE.

Son teint est frais, sans doute, et d'un vif éclatant.

SGANARELLE (tâtant le pouls de Thérèse).

Là, voyons votre pouls... Il est intermittent;
La palpitation du poumon s'y dénote.

THÉRÈSE.

Quelquefois.

SGANARELLE (visitant sa langue).

Votre langue... Elle n'est pas tant sotte...
En dessous, levez-là... L'asthme y paroît marqué.
Ah! si mon cataplasme était vite appliqué...

THÉRÈSE.

Où donc l'applique-t-on ?

SGANARELLE.

(lui parlant avec action pour l'empêcher de voir que Don Juan entretient tout bas Léonor).

Tout droit sur la partie
Où la force de l'asthme est la plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté ;
Car selon que d'abord, la chaleur restringente
A pu se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid [1].

On croirait que pour écrire cette scène Thomas Corneille a recueilli quelques souffles du génie de Molière; car elle est digne de ce grand comédien.

Lysis, du *Berger extravagant*, est la copie fidèle du Lysis du roman burlesque de Sorel, dans tout son rôle, et on retrouve dans le roman la description de l'origine de sa folie.

Ces quelques recherches montrent que dans beaucoup des passages relatifs à la médecine de leurs œuvres théâtrales, les Corneille n'ont été que des imitateurs. On pourrait pour chaque pièce inspirée de la littérature étrangère faire le même travail; on retrouverait peut-être dans l'original les mêmes documents.

Les deux frères auraient pu se renseigner sur les questions médicales près des médecins leurs parents et amis; ils ne l'ont pas fait, parce qu'ils n'ont pas eu la prétention de s'occuper de médecine. Il leur aurait été facile comme Molière de s'inspirer des nombreux procès entre les médecins, les chirurgiens, les barbiers et les apothicaires. A Rouen, plusieurs de ces procès eurent un grand retentissement, et on prétend même qu'ils fournirent à Molière plusieurs traits satiriques, en particulier dans l'*Amour médecin*. Thomas Corneille nous a montré, dans la scène originale du troisième acte du *Festin de Pierre*, qu'il avait saisi le ridicule des médecins du XVII[e] siècle. Les Corneille ont peut-être évité les satires

1. Acte III, scène III.

médicales, à cause de leur parenté avec des médecins. Les célèbres querelles de leur oncle Lampérière avec Jouyse auraient pu leur fournir des faits amusants; il leur aurait été facile, ouvrant les livres de médecine, d'y trouver des explications ridicules comme celle-ci, extraite d'un manuel à l'usage des étudiants. *Quelle est la cause de la maladie? C'est en général tout ce qui peut la produire*[1]. Réponse qui rappelle celle de Sganarelle à Géronte dans *Le médecin malgré lui*, démontrant au père que sa fille est muette parce qu'elle a « perdu la parole ».

1. *Le maître en chirurgie où l'abrégé complet de la chirurgie de Guy de Chauliac par demandes et par réponses en la manière qu'on interroge les aspirans à Saint-Côme*, par L. Verduc, p. 47.

FIN

ROUEN. — IMPRIMERIE LECERF FILS.